

47
Redo, Jarry Mondes

1-1-51

REVUE DRAMATIQUE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Les Caves du Vatican*, d'André Gide, farce en deux actes (dix-sept tableaux) tirée de la sottie du même auteur. — THÉÂTRE SAINT-GEORGES : *Dieu le savait*, pièce en trois actes d'Armand Salacrou. — THÉÂTRE DE L'ŒUVRE : *La Neige était sale*, adaptation théâtrale en trois actes et cinq tableaux de Georges Siroenon et Frédéric Dard. — THÉÂTRE MONTPARNASSE-GASTON BATY : *Le Complexe de Philémon*, comédie gaie en trois actes de Jean-Bernard Luc. — CAPUCINES : *Sauce piquante*, revue en deux actes et trente tableaux de Pierre Destailles, Jean Valmy et Francis Blanche.

« *Les Caves du Vatican*, sottie par l'auteur de *Paludes*. » Ainsi s'annonçait, en 1914, ce livre dont l'effet, qui ne se fit sentir qu'après la première guerre, devait subsister quinze ans durant sur la jeune littérature. On y trouvait une satire des milieux bien-pensants, des figures burlesques comme celles de l'écrivain Julius de Baraglioul et de son beau-frère Amédée Fleurissoire, l'exposé d'une extravagante escroquerie montée par l'aventurier Protos aux fins de soutirer de l'argent aux bonnes âmes pour délivrer le Pape prétendument séquestré dans les caves du Vatican. Mais surtout apparaissait l'énigmatique Lafcadio, fils naturel de M. de Baraglioul père, lancé dans l'existence comme un brûlot dont le rôle est d'incendier vaisseaux de haut bord et vieilles barcasses chargées de préjugés bourgeois. Lafcadio et le thème de « l'acte gratuit » dont la formule s'énonce en ces termes : « Si les bonnes actions peuvent être désintéressées, pourquoi les mauvaises ne le seraient-elles pas également ? Tel individu me déplaît, sa vue m'offense. Je le supprime par jeu, sans tirer aucun avantage de sa mort, pour affirmer ma liberté. » L'individu en question sera le malheureux Amédée Fleurissoire au physique grotesque que le sort a donné à Lafcadio pour compagnon de voyage entre Rome et Naples. Il sera précipité par la portière. Telle est cette sottie où se mêlent au parfum de Stendhal des relents d'Ubu. La naissance de Lafcadio a créé un genre. Depuis, il faut le reconnaître, ni les surréalistes, ni les existentialistes

Rev

n'ont fait mieux. M. André Gide peut toujours se frotter les mains.

Etait-il nécessaire de porter à la scène ce qui n'est guère un sujet de roman, pas davantage un sujet de pièce mais plutôt le divertissement d'un auteur qui s'amuse à cribler de flèches trois ou quatre cibles successives ? On en doute en assistant à ces dix-sept tableaux dont les uns sont réjouissants, les autres mornes ou même inutiles. Cela donne surtout à penser que l'auteur aurait pu, si tel avait été son penchant, utiliser ces matériaux dispersés et conférer à l'ensemble une unité qu'il a volontairement-négligée tant les constructions de ce genre lui répugnent. Le thème de Lafcadio, bâlard impétueux, introduit chez les Baraglioul, aimé de Geneviève, la fille de la maison, offrait un support de départ. Celui des Fleurissoire, parents pauvres, ajoutait à l'orchestration un ton mineur. Il y avait aussi quelque chose à tirer d'Anthime-Armand Dubois, écrivain libre-penseur, converti, qui perd de nouveau la foi dans un mouvement d'humeur parce que lui a manqué l'appui du monde religieux dont il attendait le gain d'un procès. L'auteur a refusé toutes ces facilités. Comme Lafcadio, il jette ses personnages en route.

Plusieurs de ces brefs tableaux constituent quand même de brillants morceaux. Tel celui où l'on assiste à l'entretien de Mme de Baraglioul et de sa fille, suivi de celui des époux dans leur chambre à coucher. La prise de contact de Julius de Baraglioul et de Lafcadio, la visite du même Lafcadio à son père, Juste-Agénor de Baraglioul sont également d'une facture très heureuse. Il faut même admirer, dans cette dernière scène, la justesse et le tact avec lesquels nous passons de la farce dans la comédie de mœurs. La conversation de Protos, déguisé en abbé romain, avec la comtesse de Saint-Prix peut s'ajouter à la liste. Et on notera comme un spectacle de choix l'extravagante discussion entre Baraglioul et Fleurissoire sur la conspiration vaticane à Rome. Quant au déjeuner Lafcadio-Protos, au wagon-restaurant, il fournit quelques répliques amusantes, tirées toutes, d'ailleurs, du volume, mais traine un peu trop.

Le reste, à vrai dire, n'est là qu'à titre explicatif. Par malheur, ces explications occupent une bonne partie de la soirée. Et il est regrettable qu'une fantaisie dont l'attrait doit être dans la légèreté ne se soutienne qu'au moyen de tels échafaudages. De sorte qu'on assiste à un spectacle coupé dont les morceaux demeurent épars malgré les efforts faits pour les mettre bout à bout. Il semble que

Lafcadio, en poussant Fleurissoire par la portière ouverte, ait lancé sur le ballast avec sa victime, un texte dont toutes les pages n'ont pu être retrouvées. A la suite de quoi, on nous livre des fragments assortis de commentaires qui ne sauraient suppléer les passages disparus. Rien n'a été perdu pourtant et le livre est ainsi. Mais la pièce en souffre. Reconnaissons-lui quand même un mérite qui s'ajoute à ceux énumérés plus haut : c'est l'agrément du style. On rencontre rarement une telle rigueur de plume, un si juste choix des termes au service de la pure fantaisie. Les disciples de M. Gide peuvent prendre là des leçons. Et aussi tel auteur de sa génération.

La mise en scène de M. Jean Meyer, les décors de M. Jean-Denis Malcèls se signalent par la richesse inventive et l'esprit. On ne déplorera que l'artifice qui consiste à user d'un haut-parleur pour rendre le soliloque muet de l'un ou de l'autre personnage. Dans la scène du wagon, il était difficile de faire autrement. Mais cette voix qui semble échappée d'un tuyau est gênante. M. Yonnel, dans son unique scène, est un Juste-Agénor de Baraglioul de grande classe. M. Henri Rollan, en Julius de Baraglioul, se montre plein de ressources. Sa voix, ses gestes, la moindre de ses attitudes enchantent. Cette création est d'une rare intelligence. Dans un autre registre, M. Georges Chamaraud est un Fleurissoire inquiet, piteux, accessible aux tentations de la chair et toujours réjouissant. M. Jean Meyer figure un ténébreux Protos. Quant à M. Roland Alexandre, exact Lafcadio, il ne mérite que des éloges. Ce personnage incomplet vit grâce à lui et l'on ne pouvait l'imaginer autrement : tour à tour impertinent, hésitant, peu sûr de son destin, il trace son parcours avec une qualité d'expression constante. Regrettons qu'on voie si peu Mmes Berthe Bovy en Mme de Baraglioul, Béatrice Bretty en comtesse de Saint-Prix et Andrée de Chauveron en Arnica Fleurissoire. Et louons Mme Renée Faure, subtile Geneviève, ainsi que Mlle Jeanne Moreau, d'une perversion ingénue en Carola Venitequa.

* *

M. Armand Salacrou, dans sa dernière pièce, *Dieu le savait*, fait alterner le comique et le tragique. On ne peut dire qu'il en résulte ce que les spécialistes de la carburation appellent un « mélange riche », car le comique, après un bon départ, traîne en longueur, tandis que le tragique est agencé de façon trop visible pour nous émouvoir.